### Chapitre I

# objet et méthodes de recherche

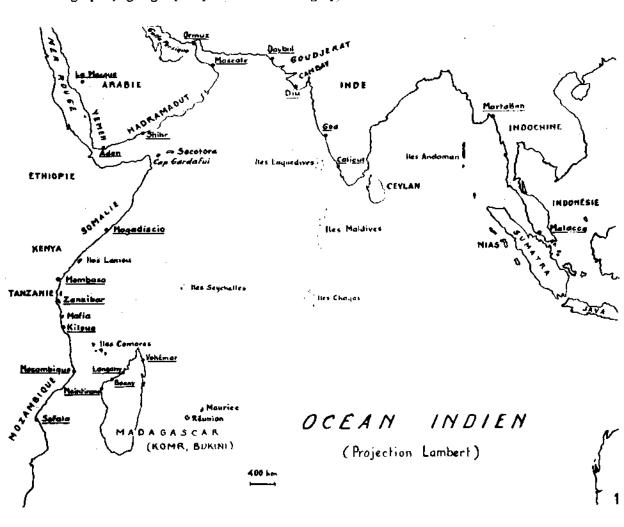
"Je n'y ai rien mis ni ajouté que je ne croye contenir vérité".

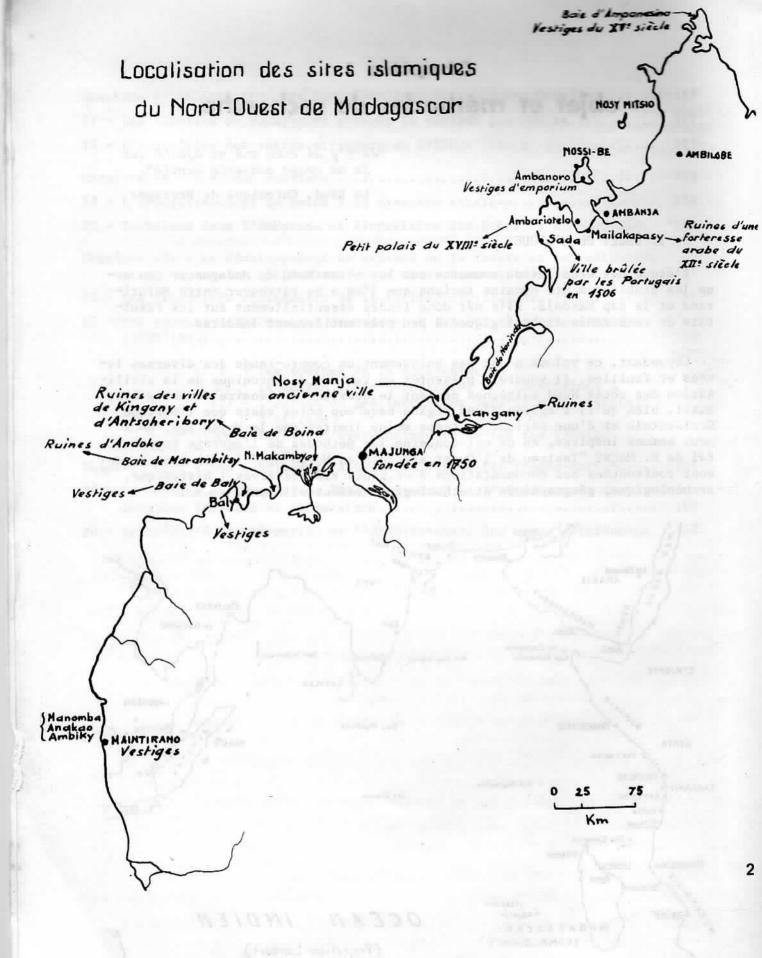
Le Baud, Chronique de Bretagne

#### 1. OBJET DE L'ETUDE

L'étude des échelles du commerce sur les côtes Nord de Madagascar concerne les établissements humains anciens que l'on a pu retrouver entre Maintirano et le cap Masoala. Elle est donc fondée essentiellement sur les résultats de recherches archéologiques à peu près entièrement inédites.

Cependant, ce volume n'est pas uniquement un compte-rendu des diverses levées et fouilles. Il voudrait présenter un tableau diachronique de la civilisation des côtes Nord malgaches pendant le deuxième millénaire de notre ère; aussi, bien qu'il s'agisse d'une région beaucoup moins vaste que l'Afriquè Occidentale et d'une période de temps moins limitée que le Moyen Age, nous nous sommes inspirés, en ce qui concerne les méthodes de l'ouvrage fondamental de R. MAUNY "Tableau de l'Ouest africain au Moyen Age" (1961) dans lequel sont confrontées des documentations d'origines très diverses : historique, archéologique, géographique et ethnologique essentiellement.





La vie des échelles malgaches a été étroitement interdépendante de toute la vie maritime de l'Ouest de l'Océan Indien. La description des ruines archéologiques ne peut se faire sans références aux vestiges des échelles de la côte africaine avec lesquelles Madagascar était en relations constantes. On a affaire dans la Grande Ile à une des branches de cette culture souahilie, si vivante de la Somalie au Mozambique, et dont les Comores et les côtes malgaches du Nord-Ouest et de l'Est sont un prolongement original.

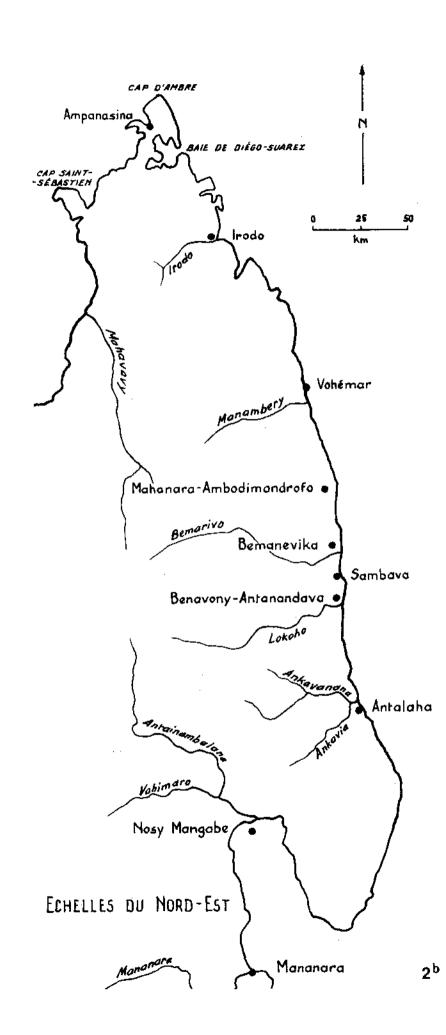
Depuis une vingtaine d'années, les recherches archéologiques sur la côte orientale d'Afrique ont mis en évidence l'existence d'une civilisation littorale de commerçants et de navigateurs qui doit ses origines à partir du VIIIèsiècle à la fusion ethnico-culturelle d'Africains d'une part, et d'Islamísés d'autre part. Ces derniers sont venus du Golfe Persique, de l'Hadramaout et, peut-être, aussi du Goudjerat.

Cette civilisation souahilie ancienne, élaborée très tôt sur les côtes de la Somalie et des îles Lamou, s'est étendue assez rapidement à la côte tanzanienne et aux Comores; un ou deux siècles plus tard, elle vient fertiliser les côtes de Madagascar et du Mozambique.

La plupart de ces échelles du Nord de Madagascar sont ainsi dues à l'activité commerciale d'Islamisés venus de l'extérieur qui se malgachisent et, en même temps, initient à leur mode de vie commercial et religieux des gens du lieu. Mais l'histoire des échelles n'est pas seulement celle des Islamisés du Nord de Madagascar. A côté de ceux-ci, et partout, coexistent des Malgaches. L'éloignement et l'insularité de Madagascar feront que, dans une large mesure, le milieu local de la malgachitude "digérera" les apports islamiques.

Dans la première moitié du XIVème siècle, Ibn Battouta constatait que l'islamisation de la côte africaine n'était encore qu'un fait sporadique et que surtout seules les grandes cités commerçantes comme Mogadiscio étaient soumises à la loi du Prophète. On conçoit qu'à Madagascar l'islamisation fut plus sporadique encore. Une étude restreinte aux comptoirs des seuls Islamisés nous aurait donc limités aux lieux où leur présence à demeure était certaine (existence de mosquées notamment). En fait, il a paru préférable d'étendre la recherche à tous les points de la côte où l'archéologie révèle que le commerce avec l'extérieur avait été actif. Tous ces lieux ont été certes visités par les Islamisés et même si ceux-ci ne s'y sont pas installés à demeure, ils sont responsables de l'essor commercial qui englobe tous les villages côtiers de l'époque.

Comme pour tous les travaux qui concernent une vaste aire géographique, un souci privilégié a été réservé à certaines régions et d'autres ont été forcément laissées dans l'ombre. Ceci n'est pas seulement dû au fait que certaines zones ont paru plus favorables au développement d'échelles fournissant ainsi un terrain privilégié; Il faut autant tenir compte des difficultés inhérentes à mes recherches à Madagascar. A n'en pas douter des sites d'une importance capitale sont restés à l'écart de mes prospections. Des vestiges nombreux restent encore enfouis attendant pour apparaître un cyclone ou une déflation de dune suivis du passage d'un archéologue. En outre, les renseignements histor ques des anciens auteurs et le "flair" du chercheur ne suffisent pas. Il faut aussi la coopération des populations; celle-ci est souvent obtenue, mais fait parfois défaut là où les habitants sont de nouveaux occupants. Les paysans, les pêcheurs et les bouviers du pays sont les plus aptes à renseigner sur les sites lorsqu'ils ont compris ce que l'on recherche. C'est ainsi que j'ai été conduit aux sites de Kingany par des pêcheurs d'Antsoheribory. En revanche, n'ayant aucune référence de site à mentionner aux gens d'Antranovondrona dans le Bobaomby, personne n'a pu me conduire au site d'Ampanasina enfoui dans les mangliers. Il convient enfin d'ajouter que certains lieux n'ont pas été retrouvés en raison de mauvaises conditions de conservation ou d'érosion. Les vestiges découverts à Baly sont du XIXème siècle, bien que les établissements



y soient aussi anciens qu'à Boeny (XVIème siècle). Ce genre de déception se rencontre aussi à la côte d'Afrique. CHITTICK a trouvé à Mogadiscio des tessons de céramiques dont l'ancienneté ne dépasse pas le XIVème siècle et à Merka, ville citée par IDRISI, les vestiges ne remontent pas au delà du XVIIIè siècle. Bien que j'aie voulu que les travaux fussentaussi complets que possible, les résultats exposés ici ne représentent donc qu'un état de la recherche qui va en s'amplifiant sur les côtes Nord de Madagascar comme d'ailleurs partout dans le reste de la Grande Ile.

La limitation vers le Sud-Ouest de l'étude des échelles à la région de Maintirano pourra paraître quelque peu arbitraire. L'existence du comptoir de Sadia dans la Tsiribihina, habité par des "Cafres", et celle des ancêtres étrangers d'Andriandahifotsy au Mangoky laissent à penser que le littoral occidental a, lui aussi, été visité par des navigateurs (1). Mais l'interruption des communications entre cette région d'une part et l'Afrique et le reste de l'Océan Indien d'autre part, s'est sans doute faite plus tôt et de façon plus définitive qu'ailleurs. En 1663, BLANK note:

"... Ni les Portugais, ni les Africains (Arabes) ne fréquentent les côtes de Madagascar plus au Sud que les Baixos Pracel (2).

(C.O.A.C.M. III, p. 315)

Un peu plus de deux siècles après BLANK, A. GRANDIDIER voyageant sur la côte ouest de Madagascar, constatait aussi que les Islamisés ne s'aventuraient pas au Sud de la Tsiribihina. Au sujet de la ville de Tsimanandrafozana, située dans le delta de cette rivière, il écrit dans ses souvenirs:

"... Quelques Banyans ou Indiens y sont établis; c'est le point le plus Sud où il y en a, car ceux qui ont tenté de commercer dans le Fiherenana et chez les Mahafaly ayant été pillés et quelquefois tués, ils ont renoncé à fréquenter ces parages inhospitaliers".

(A. GRANDIDIER 1970, p.23)

gue période, un millénaire environ, puisque les premiers établissements paraissent avoir été fondés vers le IXème siècle de notre ère et que les derniers prospèrent encore à l'aube du XXème siècle. Deux grandes périodes sont à considérer : la première, antérieure aux Européens, est la moins bien connue. Il est probable, mais non absolument certain, que les premières migrations des Islamisés pour fonder les échelles avaient été précédées par des venues indonésiennes et africaines. Peut-être à cette période pionnière, les Paléo-Indonésiens de Madagascar sont-ils déjà symbiosés biologiquement et culturellement avec des Africains. En tout cas, certains apports africains anciens et nombreux

L'histoire des échelles du commerce du Nord de Madagascar couvre une lon-

(1) Parmi les autres pénétrations épisodiques du commerce international dans le Sud-Ouest, il faut citer les infiltrations de céramiques et de perles importées à Rezoky et à Asambalahy dans le pays bara.

sont bien associés à la venue de ces Islamisés qui fondèrent les échelles (3)

- (2) C'est-à-dire au Sud des Iles Stériles. COACM est l'abréviation de "Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar" éditée par A et G. Grandidier et M. Froidevaux (voir bibliographie).
- (3) Voir à ce sujet plus loin le mythe sur la venue des Kajemby depuis Mojomby. Enfin, les migrations indonésiennes ne sont probablement pas terminées au Xème siècle : il y a eu peut-être interférences entre les ancêtres des Merina et les Islamisés (travail de la pierre, mythes de Rapeto et de Darafify).

A cette haute époque le trafic des échelles de Madagascar est entièrement intégré dans celui de la côte orientale d'Afrique, de l'Arabie du Sud, du Golfe Persique et de l'Inde. Arabes et Souahilis viennent chercher à Komr ou à Bukini (Madagascar) ce qui manque en Afrique orientale (riz, gomme copal, chloritoschiste), ou en Arabie et dans le Golfe Persique (esclaves destinés aux harems, poteaux de mangrove et riz). Ils apportent à Madagascar des perles indiennes de Cambaye, des céramiques islamiques du Moyen-Orient et, à partir du XIVème siècle, d'importantes quantités de céramiques chinoises qui transitent par Martaban ou Malacca, des tissus et un peu d'argent (dirhems). Le va-et-vient des boutres colporte la foi islamique en même temps que le commerce. De la côte orientale d'Afrique arrivent aussi, surtout à partir du XIVème siècle, les innovations architecturales qui s'épanouissent de la Somalie au Mozambique. Les styles de construction des rivages Est-africains parviennent à Madagascar avec un certain décalage dans le temps et aussi avec des raffinements moins prononcés. Il est normal que la civilisation souahilie voit certains traits qui font son originalité s'atténuer au fur et à mesure qu'elle se disperse et que certains de ses membres s'éloignent de son épicentre.

Avant l'arrivée des Européens, la civilisation des échelles sur les côtes Nord de Madagascar est en pleine prospérité. Nul danger venu de l'intérieur ne menace les établissements. Les villes les plus florissantes sont Boeny dans la baie de Boina, Nosy Langany (Doany-Manja) dans la baie de la Mahajamba Sada (la moderne Anorotsangana), Vohémar dans le Nord-Est.

L'arrivée des Européens va modifier considérablement la situation. Certes les Islamisés continuent le va-et-vient maritime entre Madagascar et les autres territoires de leur commerce traditionnel de l'Océan Indien, même si la prétention des Portugais de ne laisser circuler que les vaisseaux de leurs sujets (c'est-à-dire les habitants de la côte orientale d'Afrique, d'Hormuz, de Mascate et de Nord-Ouest de l'Inde) gêne fortement le trafic; mais surtout les Européens font eux aussi du commerce. Ils apportent des produits (perles, pièces d'argent, tissus) qui concurrencent puis commencent à remplacer ceux des Islamisés. Leurs fusils constituent, à partir de la fin du XVIème siècle, un objet d'échange très apprécié. Le commerce par les Européens se superpose à celui des Islamisés sans toutefois l'éliminer.

Si le rôle des Islamisés dans le commerce international de l'Ouest de l'Océan Indien n'est plus celui d'un monopole, leur fonction de collecter des produits de la côte et de l'arrière-pays se maintient et même se développe avec l'augmentation du volume des échanges. Il devient, en effet, nécessaire de ravitailler des navires de plus en plus importants, puis, à partir de la fin du XVIIème siècle, de rechercher des esclaves par milliers.

Alors que sur la côte orientale d'Afrique, l'assujettissement portugais consacre un épisode de déclin commercial marqué qui s'accompagne d'un recul sensible de la civilisation, la situation est tout autre sur les côtes de Madagascar, car on n'y fut jamais sujet du roi du Portugal.

Avec la venue des Hollandais, des Anglais et des Français, le volume des échanges augmente, le rôle commercial et, par conséquent, la prospérité des Islamisés suivent. Ce développement du commerce et la vente des fusils vont désormais avoir des répercussions sur la constitution d'unités politiques. DRURY s'entretenant à Mahabo avec des marchands amboalambo (merina) apprit ...

"... Avant que les Européens n'eussent introduit des fusils dans l'île au temps de Dean Lohefotsy (Lahifotsy), leur roi (c'est-à-dire celui d'Imerina) était plus puissant que celui des Saccalauvors (Sakalava), mais il n'en est plus de même aujourd'hui".

(C.O.A.C.M. IV, p. 359)

L'expansion sakalava, après avoir maté les Islamisés du Nord-Ouest (Antalaotse, doit rapidement composer avec ces intermédiaires indispensables. L'apogée du royaume sakalava du Nord-Ouest est largement due au rôle "ravitailleur" des échelles. Boeny connaît sa prospérité maximum sous ANDRIA-MANDISOARIVO et ANDRIAMBONINARIVO, puis est relayé par Majunga lorsque ANDRIAMAHATINDIARIVO déplace définitivement vers 1735 la capitale à Marovoay et fait transférer les Antalaotse dans l'avant-port de la Betsiboka.

En assumant un rôle de poumon commercial essentiel avec l'arrière-pays, les échelles devenaient un objet de convoitise, surtout lorsque des convulsions politiques secouaient l'intérieur. La disparition des comptoirs du Nord-Est est probablement liée à l'état d'insécurité du Nord dans la première moitié du XVIIIème siècle.

Au XIXème siècle les échelles du Nord-Ouest sont l'objet des visées des Merina qui cherchent de s'emparer de ces établissements aux dépens des Saka-lava. Le pouvoir de Tananarive réussit à contrôler la frange côtière qui va de la baie de Boina au Nord-Est, mais échoue vers Nosy-Be, dans l'Ambongo et le Mahilaka dont les échelles restent prospères jusqu'à la venue des Français.

L'histoire des établissements commerçants des côtes fera état des vicissitudes que les immigrants ou visiteurs de l'extérieur et les turbulentes populations de l'intérieur ont fait subir aux échelles. La diversité des situations régionales sera étudiée ensuite à la lumière des témoignages archéologiques et historiques recueillis pour chaque zone. Enfin, on s'efforcera de dégager les traits communs de cette civilisation des échelles morcelées en tant d'aspects régionaux. (1)

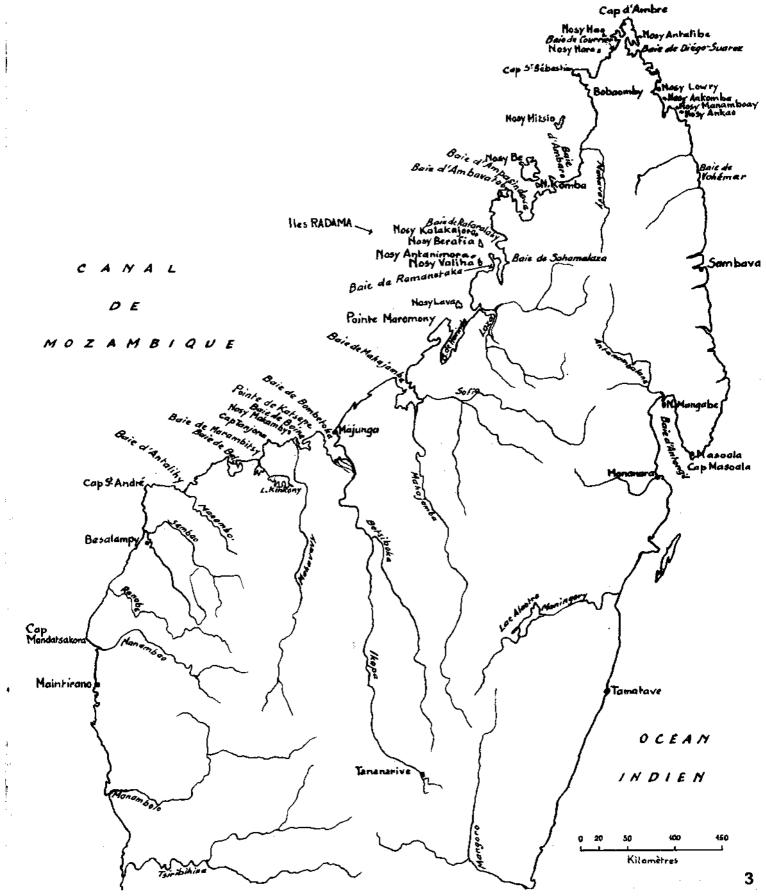
L'étude ainsi entreprise ne touchera pas forcément au tréfonds de la protohistoire malgache; il serait en effet prématuré, pour l'instant, d'essayer de débrouiller l'écheveau emmêlé des origines avec les éléments dont nous disposons; mais la description de la civilisation des échelles constitue un excellent "pont" pour parvenir à relier les temps historiques à la plus haute époque de l'installation des premiers Malgaches.

La stratégie de la recherche archéologique à Madagascar, comme ailleurs, consiste précisément à remonter le temps à partir des périodes les plus récentes en allant vers les plus anciennes. La connaissance de la civilisation des côtes antérieure à l'arrivée des Européens est un précieux repère avant de s'engager encore plus profondément dans la nuit de la protohistoire. C'est que cette période est très riche en vestiges importés dont la datation est aisée. Céramiques et perles de l'extérieur coexistent avec une poterie locale dont on peut ainsi connaître certaines variations au travers du temps.

L'archéologie des échelles ne constitue pas seulement un point d'ancrage dans la chronologie de la protohistoire malgache des côtes, elle devient aussi un repère pour la comparaison avec les civilisations contemporaines dans l'intérieur; les cultures de l'arrière-pays sont beaucoup moins riches en objets venus de l'extérieur, donc moins aisément datables. Les anciennes civilisations de chasseurs de la région d'Ankazoabo dans le Sud-Ouest dont j'ai entrepris l'étude en 1970, n'auraient pu être datées sans la connaissance des vestiges des échelles des côtes acquise auparavant. J'ai retrouvé à Rezoky et à Asambalahy (sous-préfecture d'Ankazoabo) de rares céramiques chinoises et islamiques vues en grande quantité dans les sites de la côte; en outre, il y a d'étranges ressemblances entre les motifs de poteries locales de Rezoky et celles de Kingany dans la baie de Boina.

Les infiltrations d'objets étrangers venus depuis les échelles jusque dans l'intérieur de Madagascar amèneront tout naturellement à s'interroger sur les effets que cette civilisation côtière a eu sur l'ensemble de la Grande Ile. Certes, à la plus haute époque, le commerce des échelles est plutôt orienté sur la satisfaction des besoins des autres ports d'Afrique et du Moyen-Orient,

(1) L'étude des diversités et de la civilisation antelaotse paraitront ultérieurement \_ 7 -



et les échanges internationaux intéressent très peu l'ensemble des Malgaches qui vivent en autosubsistance presque complète. Cependant, les gens des échelles n'ont pas seulement été des commerçants véhiculant des produits. Ils ont diffusé des éléments culturels : en matière d'astrologie et de divination notamment (1). Sur les côtes bien que les Islamisés aient été largement absorbés par les autres populations leur legs culturele demeure important.

#### 2. LE CADRE NATUREL

Le contexte géographique dans lequel nous allons voir vivre et mourir nos échelles pendant mille ans dépend de trois séries de facteurs : la nature des côtes elles-mêmes d'abord, le régime des vents ensuite, les ressources de l'intérieur enfin.

Les bateaux des Islamisés (ou ceux des Indonésiens auparavant), du fait de leur très faible tirant d'eau, se contentaient de n'importe quelle grève sur laquelle ils pouvaient s'échouer, mais les établissements s'installaient plutôt dans les baies ou les estuaires offrant abri. Iles et presqu'îles étaient des points de fixation appréciés, même s'ils étaient entourés de mangroves.

Les aspects climatologiques, surtout le régime des vents, méritent d'être connus, car leur rythme saisonnier était adopté pour les voyages des navires venant de l'extérieur. Là où la régularité des brises de terre et de mer existait, elle favorisait singulièrement le déroulement de la vie quotidienne des pêcheurs et des marchands. Rivages favorables et brises littorales alternantes ont largement contribué à l'essor ininterrompu des échelles du Nord-Ouest; au contraire les aspects moins hospitaliers des côtes Nord-Est (absence de rias, forte houle, constance des vents du Sud-Est) font comprendre pourquoi cette région a été moins douée à toutes les époques pour le commerce et semble même avoir été frappée d'asthénie économique au XVIII ème siècle lorsqu'il n'y eut plus de boutres pour la visiter et doubler le cap d'Ambre.

Les ressources de l'arrière-pays étaient en rapport avec la facilité des communications fluviales (rôle important de la Betsiboka) et avec les possibilités écologiques de la flore et de la faune. Comme aujourd'hui une certaine complémentarité existait. Les zones humides côtières offrant, par exemple leurs vastes forêts de copaliers à résine et les régions plus dénudées et plus sèches, leurs terrains pour les pâturages des boeufs.

### I. Les caractéristiques du littoral (2)

Le secteur compris entre Maintirano et le cap Saint-André présente les carractères habituels de la côte ouest : c'est une côte basse avec d'interminables

- (1) Notamment tout ce qui concerne le sikily (divination par les graines) qui n'est pas originellement islamique, mais que les Islamisés ont véhiculé et diffusé à Madagascar. Jusqu'au coeur de l'Imérina s'est affirmée la venue d'Islamisés (les ventes de perles à Ambohimanambola, la tradition des Zafimbazaha et celle d'Ambohidrabiby la colline de Habiby-). Aussi au début du XIXème siècle, il y eut la montée des scribes antemoro à la cour d'Andrianampoinimerina.
- (2) D'après les très nombreux travaux de morphologie littorale de R. BATTISTINI et mes propres observations.

flèches sableuses qui protègent de vastes mangroves. Il y a peu d'indentations et le tracé du littoral est massif, il s'agit donc d'une côte très régularisée, ce qui s'explique par le fait qu'elle est battue toute l'année par les houles puissantes nées plus au Sud dans le lit des grands vents d'Ouest, renforcée localement par les vents dominants des secteurs Sud-Ouest à Nord-Ouest.

Le relief de l'intérieur est un relief monotone de petites collines couvertes de palmiers : Satra (Hyphaene Shatan Boj.), ou de lambeaux de plateau peu élevés, résultant de la dissection par les rivières du biseau sédimentaire sablo-argileux continental pliocène. Ces formations pliocènes, recouvrant les calcaires marins miocènes, n'atteignent la mer qu'en deux endroits, au cap Mandatsakora, au Nord de Maintirano et près de Besalampy où elles donnent des falaises vives de 20 à 30 mètres de hauteur.

Le secteur compris entre le cap Saint-André et le cap d'Ambre est de beaucoup le plus découpé de tous les secteurs du littoral malgache. Il présente
un grand nombre de baies souvent vastes et profondes (du Sud au Nord: baies
d'Antaly, de Baly, de Marambitsy, de Boeny, de Bombetoka, de Sahamalaza, de
Rafaralahy, d'Ambavatoby, d'Ampasindava, d'Ambaro, du Courrier), séparées par
des avancées des terres dont les plus notables sont le cap Tanjona, la pointe
Maromony, la péninsule d'Ampasindava et le cap Saint-Sébastien. Un autre caractère de ce secteur est le grand nombre des îles, plus ou moins éloignées de
la côte sur le plateau continental large en moyenne d'une trentaine de kilomètres.

Ces îles sont généralement des îles élevées, comme Nosy-Komba et Nosy-Be, les îles de l'archipel des Mitsio , Nosy-Hara et Nosy-Hao dans la baie du Courrier, les quatre îles Radama, Nosy-Lava, Nosy-Makamby, etc ...

La côte présente des secteurs élevés, avec fréquemment à l'Ouest de la baie de Narindy, des falaises hautes de 30 à 100 mètres façonnées dans le matériel sablo-argileux du biseau continental pliocène, recouvrant souvent des calcaires marins tertiaires : ainsi au cap Tanjona, à la pointe de Katsepe, et de part et d'autre de la baie de Mahajamba. Au Nord de la baie de Narindy, où un relief de collines souvent hautes et même de montagnes est directement ennoyé par la mer, les côtes élevées sont aussi les plus fréquentes, particulièrement dans la péninsule d'Ampasindava et, sur le pourtour du volcan de la montagne d'Ambre de part et d'autre du cap Saint-Sébastien. Mais des secteurs de côte basse, bordés par des forêts de palétuviers, dont la largeur peut atteindre 5 à 10 kilomètres, alternent avec les secteurs élevés : c'est le cas de rivages des grands deltas (de la Mahavavy du Nord et du Sambirano, au Nord, de la Mahavavy du Sud à l'Ouest de Majunga); c'est le cas aussi du fond des grandes baies, où les mangroves prennent un développement particulièrement impressionnant, comme au fond de la baie de Mahajamba, dans la baie de Bombetoka (estuaire de la Betsiboka), dans le fond des baies de Boeny, de Marambitsy ou de Baly. Un réseau complexe de chenaux de marée pénètre ces mangroves, généralement infestées de moustiques.

La côte Nord-Ouest de Madagascar présente tous les caractères d'une côte de submersion. Les baies de Port Radama, de la Loza, de Narindy, de la Mahajamba et de Bombetoka doivent leur forme très particulière à l'envahissement par la transgression flandrienne d'un relief de cuestas : leurs élargissements internes correspondent aux dépressions monoclinales ennoyées. Cela est particulièrement net pour les baies de Mahajamba et de Bombetoka dont les goulets d'entrée resserrés correspondent aux anciennes percées conséquentes à travers la cuesta du Cretacé terminal (calcaires daniens). La baie de la Loza est une magnifique ria, avec des étranglements au passage des fronts de cuesta, et des élargissements dans les dépressions subséquentes intermédiaires.

Cette zone riche en "petites mers intérieures" présente aussi l'avantage, comme nous allons le voir plus loin, de ne pas être battue par les grandes houles océaniques et de bénéficier les brises régulières alternantes. Cette absence de grandes houles, seules capables d'engendrer une dérive littorale puissante, explique aussi, au moins en partie, le caractère peu poussé de la régularisation littorale, malgré l'abondance des apports sablo-argileux des grands fleuves.

Le littoral de la péninsule de Bobaomby, et la côte de l'extrême Nord-Est entre la baie de Diégo et Vohémar, présentent des caractères comparables : on y trouve aussi une côte souvent élevée, pénétrée de rias, la plus belle étant sans aucun doute la ria digitée qui constitue la rade du Diégo. Ici la morphologie est compliquée par l'existence de deux récifs coralliens quaternaires, portés à leur altitude maxima par des mouvements de soulèvements au cap d'Ambre (le récif tatsimien, le plus ancien, à 25 mètres d'altitude, le récif karimbolien, le plus récent, à 6 - 8 mètres).

Tout un chapelet d'îles, entre le Bobaomby et Vohémar, sont façonnées dans ces récifs soulevés: Nosy Antaly-Be, Nosy-Tendro, les îles Lowry, Nosy Ankomba, Nosy Manambiby, Nosy Ankao, etc... Sur cette façade de l'extrême Nord-Est, à climat relativement sec (la moyenne pluviométrique annuelle est de 901 mm à Diégo, mais elle augmente vers le Sud avec 1445 mm à Vohémar, 2000 mm à Sambava, et 2177 mm à Antalaha), et exposée à l'alizé du Sud-Est, les phénomèmes dunaires quaternaires et actuels prennent aussi un grand développement.

La côte entre Vohémar et la péninsule de Masoala présente certaines analogies avec la côte Sud-Est de Madagascar. Elle est bordée par de grands cordons sableux rectilignes, couverts par la forêt littorale, résultat d'une régularisation avancée par la grande houle d'alizé. On ne trouve cependant pas ici, comme dans le Sud-Est, un système continu de lagons en arrière du cordon flandrien.

Le secteur le plus au Sud-Est de l'étude, la péninsule de Masoala et la baie d'Antongil ont leur tracé commandé par un système de failles de direction Nord-Nord-Ouest/Sud-Sud-Est, direction dite "Bongo-Lava" (Alors que la côte orientale, plus au Sud, a son tracé déterminé par une fracturation Nord-Sud, dite "Côte Est"). La péninsule de Masoala est un horst granitique escarpé, aux rivages souvent abrupts, bordé de nombreuses petites criques rocheuses. La grande forêt arrive ici jusqu'à la mer. La baie d'Antongil est, au contraire, un graben (fossé d'effondrement) complexe. A l'exception du fond de la baie, où existe une plaine littorale aux rivages sableux bas, qui porte la ville de Maroantsetra, on trouve à peu près partout une côte rocheuse élevée, avec un relief de collines baignées par la mer et couvertes par la forêt. L'Île de Nosy Mangabe, au fond de la baie, est, elle-même, une île haute et forestière.

Ces caractères n'excluent d'ailleurs pas des formes locales de colmatage littoral, comme la belle flèche située en face de Mananara.

Si la façade septentrionale de la péninsule de Masoala, et son extrémité possèdent un récif corallien frangeant, on ne trouve plus de coraux constructeurs à l'intérieur même de la baie d'Antongil. Les récifs frangeants réapparaissent en face de Mananara, et se continuent plus au Sud, avec des interruptions jusque dans la région de Fénérive.

#### Les sites préférentiels des échelles

Tous les sites où ont prospéré les villages des échelles sont localisés dans les îles proches de la terre ferme, ou sur son littoral immédiat ou rapproché.

Seul Kandrany était installé à plus d'une cinquantaine de kilomètres de la côte, mais en fait, il est difficile de la considérer comme un établissement de l'intérieur puisqu'il communique avec la grande baie de la Bombetoka.

Face à un arrière-pays à l'égard duquel il était nécessaire de prendre des précautions, les Islamisés et les autres protagonistes du commerce des échelles se sont installés, par préférence, dans les îles proches du littoral où ils se sentaient en sécurité.

Ce choix, lui aussi, largement pratiqué à la côte d'Afrique, avait déjà été remarqué par Diogo de COUTO qui, à propos du voyage de Balthazar Lobo de Souza dans le Nord-Ouest (1557), écrit :

"... La baie de Manzelage ... est grande et belle. Elle a en son milieu un îlot semblable à celui de Mozambique qu'on appelle Sada et où habitent les Maures; car sur toute la côte d'Afrique, de Malindi à Sofala, et dans l'île de Madagascar, les Maures se sont toujours établis dans des îlots afin d'être à l'abri des attaques des Cafres".

(C.O.A.CM. I, p. 100) (1)

Parmi ces sites insulaires, outre Nosy Manja (le Manzelage de Lobo de Souza, dans la baie de la Mahajamba), figurent les îles de la baie de Boina (Nosy Makamby et Nosy Antsoheribory), les îles de la baie d'Ampasindava (Nosy-Be, Nosy Komba, les Ambariotelo, Kisimany), Nosy Mangabe.

Lorsqu'il n'existait pas d'îles suffisamment commodes pour habiter et proches de la côte, ce sont les sites des presqu'îles qui ont été mis à profit : Andoka, dans la baie de Marambitsy, Majunga (aujourd'hui relié à la terre par des routes-digues), Vohémar. Cet isolement péninsulaire peut être d'ailleurs assez relatif, les marécages où les mangroves semblent, à certaines époques, avoir constitué une barrière suffisante, comme à Baly, à Kandrany et à Kingany.

Sur la côte Nord-Est où les sites insulaires ou péninsulaires sont plus rares (2), les échelles s'installent sur des éminences dunaires, mais l'embouchure d'un fleuve est un facteur de fixation importante, car les rivages ne permettent pas l'accostage facile des boutres. Parmi ces sites situés sur le bord de l'embouchure de fleuves figurent Benavony, Sambava, Manianara. Sur la Côte Ouest, là où n'existent pas de grands rias ou de petites mers intérieures polarisant la vie maritime, les embouchures de rivières sont également des lieux d'établissement appréciés : ainsi la rivière de Marambitsy d'où l'on pouvait remonter jusqu'à Bezavo, Anorontsangana dans la presqu'île d'Ampasimena, Marosakoa, d'où les boutres s'enfonçaient jusqu'à une époque récente dans l'intérieur des terres à Antafiambotry, un peu au Nord de Mariarano.

<sup>(1)</sup> Cette abréviation C.O.A.C.M. est celle de "Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar" éditée par A. Grandidier et ses collaborateurs.

<sup>(2)</sup> Cependant, dans la région d'Irodo, le chapelet des îles Lowry offrait de belles possibilités d'installation. Elles ont dû être utilisées puisqu'il y existe encore des cimetières où les Anjoaty enterrent leurs morts. Les Anjoaty sont les descendants probables des Rasikajy.

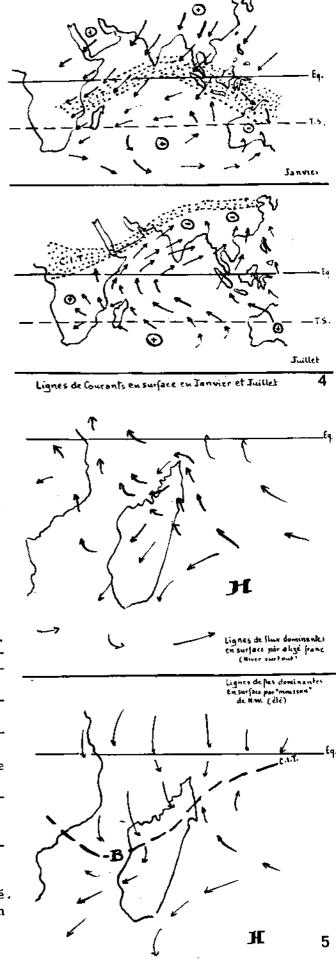
Lorsque les visiteurs européens jouent un rôle de plus en plus considérable dans le développement des échelles, ce sont les ports en eau profonde qui bénéficient de leurs visites; Majunga connaît un grand essor aux dépens de la baie de Boina peu accessible aux navires de fort tirant d'eau : Ambanoro à Nosy-Be se développe; les échelles du Nord-Est, à l'exception d'Antongil déclinent. Mais, aux temps européens, les côtes basses et peu profondes conviennent particulièrement pour établir les points de débarquement des navires de cabotage des Islamisés tafia; il suffit de venir "se\_poser" sur la grève à marée haute; là où les mangroves occupent le littoral, on taillait un chenal en abattant les palétuviers.

Si la présence d'embouchures de fleuves et l'existence d'îles constituent autant d'éléments favorables à l'implantation d'échelles, il faut également examiner le rôle des fac= teurs météorologiques.

#### III. Vents et courants Climatologie

Le régime des vents nous intéresse à un double point de vue. D'abord, sur un plan général, celui de l'Océan Indien, le renversement des saisons permet le vaet-vient d'embarcations entre Madagascar d'une part, l'Afrique, l'Inde et le Golfe Persique d'autre part. Ensuite, sur le plan local, les variations de la houle et les alternances des brises de terres et de mer règlent la navigation côtière.

En saison fraîche, la circulation atmosphérique générale sur la partie nord de Madagascar n'est pas d'une grande complexité. On note l'anticyclone indien bien établi dirigeant l'alizé de secteur Est (aux Mascareignes, les vents Est sont prédominants).



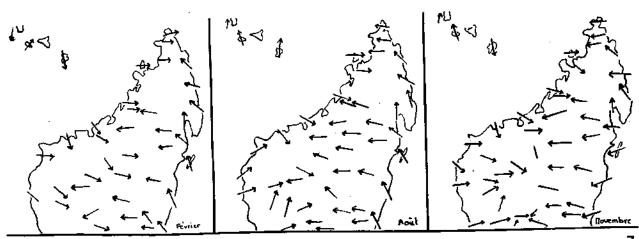


Effets du relief du Nord de Madagascar par alizé bien établi

Une partie de l'air continue son mouvement d'anticyclome et s'infléchit vers le Sud si bien que Fort-Dauphin reçoit des vents de Hord-Est. Mais, selon les théories de Queney, la présence d'un obstacle montagneux perpendiculairement à un courant bien établi provoque une déviation partielle de ce courant dans le sens cyclonique; c'est-à-dire, qu'une partie de l'alizé se dirige vers le Nord le long de la côte de Madagascar et Diégo-Suarez reçoit ainsi des vents à composante Sud-Est. La diffluence se produit en moyenne au large de la côte Est sur le parallèle de Vatomandry.

(1) Paragraphe préparé d'après les travaux de G. DONQUE: "Le contexte océanique des anciennes migrations" (Taloha I, 1965, p. 43 et ss.), surtout sa thèse de doctorat d'état "Recherches géographiques sur le climat de Madagascar" (à paraître). On pourra aussi consulter la notice de Barbier du BOCAGE (1858, p. 20-21), la météorologie de GRANDIDIER (Tome III de l'Histoire Physique et Naturelle). Sur les brises, voir J-C. HEBERT: "La rose des vents malgaches et les points cardinaux" (Civilisation Malgache, N°2, 1968, p.159-205).

Le flux de secteur Sud-Est contourne le cap d'Ambre. Il se produit là, comme à toute extrémité d'une chaîne montagneuse, un resserrement des lignes de courant donc un renforcement du gradient, ce qui explique les vents très forts dans ce secteur par temps d'alizé. A noter cependant que plus à l'Est, sur l'océan une partie de ce flux dévie vers sa droite en direction du Nord-Nord-Est du fait de l'appel d'air que suscite la zone des basses pressions équatoriales centrée alors au Nord de l'équateur.



Vents dominants pendant l'après-midi (selon IThomas)

Cependant, une partie de l'alizé heurte aussi la montagne d'Ambre et surtout le Tsaratanana. De ce nouvel obstacle montagneux naît une nouvelle divergence au vent du Tsaratanana : on observe donc un flux d'Est par le seuil de l'Androna et un autre qui contourne le massif par le Sud. Les deux flux se rencontrent sous le vent du Tsaratanana (d'où pluies à Nosy-Be et sur le bas Sambirano).

Enfin, une partie des masses d'air, lorsque l'alizé est suffisamment épais, surmonte directement la falaise orientale (les basses couches subissent les déviations indiquées ci-dessus, mais les couches supérieures - lorsque l'alizé

par exemple 3.000 à 3.500 m d'épaisseur - passent par dessus le gradin Est). La compression qui se produit au sommet de ce gradin explique, toujours d'après Queney, que le flux, une fois l'obstacle franchi, ne reprenne pas tout de suite sa direction linéaire; il ondule dans le plan horizontal en descendant sur le versant Ouest en décrivant une sinusoide. Ceci entraîne souvent sur Majunga et les Comores des vents du Sud à Sud-Ouest.

Cette situation classique d'alizé se complique lorsque passe au Sud du Canal de Mozambique on de Madagascar une dépression frontale méridionale. L'anticyclone post-frontal peut alors diriger sur les côtes occidentales de Madagascar et sur les Comores un flux de secteur Sud qui renforce alors la composante méridionale qu'acquiert l'alizé descendant des Hautes Terres.

Enfin, en cette saison, les brises de terre et de mer quoique moins fortes qu'en été, existent toujours beaucoup plus sensibles sur la côte Ouest que sur la côte Est. Leur effet, pendant les heures fraîches, quand la terre est refroidie par rapport à la mer, est de renforcer la composante Est. En revanche, une brise de mer suffisamment puissante peut contrarier l'alizé, le faire reculer sur le littoral affecté alors de vents de secteur Nord, Ouest ou Sud.

En saison chaude, l'alizé austral diminue d'activité et de régularité. Bien que moins épais, il continue à se manifester encore sur la côte Est en subissant les déviations signalées plus haut. Le fait nouveau est l'apparition de la "mousson". C'est l'alizé boréal, soufflant des hautes pressions asiatiques en direction de la zone des basses pressions équatoriales, qui sont alors au Sud de l'Equateur (et qui s'avancent profondément vers le Sud dans le Canal de Mozambique, mer chaude constituant un centre relatif de basses pressions). Sur l'extrême Nord de Madagascar se produit une espèce de diffluence avec contournement du Cap d'Ambre par l'Est et par l'Ouest (Diégo-Suarez reçoit donc des vents d'Ouest et d'Est). Les Comores constituant un obstacle moins important reçoivent surtout un flux de Nord. Plus au Sud sur la côte Ouest, les flux s'infléchissent en Nord-Ouest, Nord-Nord-Ouest et même Ouest, car la "mousson" subit alors de plus en plus l'influence de la force de Coriolis qui la dévie sur sa gauche.

En cette saison, de hautes températures règnent sur la dépression permotriasique (entre Maevatanana, le Betsiriry, Miandrivazo ...) et créent une zone de basses pressions relatives d'origine thermique. Dans le courant de la journée, cette dépression se creuse, s'étend, se relie à la dépression du Canal de Mozambique pour constituer une plus ou moins vaste cellule fermée de basses pressions organisant autour d'elle une circulation individualisée qui, dans la partie Nord-Ouest et centre Ouest, accuse la composante occidentale encore accrue par la brise de mer plus forte qu'en niver.

Pour venir du Sud-Ouest de l'Asie, il est donc commode de profiter des vents quasi-constants de la saison chaude. Il est alors aisé d'atteindre, vent-arrière, les Comores, le Nord-Ouest et, même le Nord-Est, en profitant de la diffluence qui survient au Cap d'Ambre. En revanche, le retour peut s'ef fectuer aisément pendant la saison fraîche où l'alizé est bien établi. En outre, durant cette dernière période, il est aisé en venant du Nord-Est de doubler le Cap d'Ambre et d'aller dans le Nord-Ouest en Afrique.

La circulation côtière est singulièrement facilitée en saison fraîche, surtout dans le Nord-Ouest, par l'alizé qui souffle par intermittences et les brises côtières elles-mêmes variables (1). Le matin, vers 5 heures, se lève le kosy venant du Sud, petite brise de terre (appelée dans la baie d'Ampasindava bokantimo). Puis, vers 11 heures, naît le varatraza, arrivant du Sud-Est et de l'Est; sa force et sa direction varient en raison de sa nature composite, puisqu'il s'agit de l'alizé plus ou moins renforcé ou modéré par la brise. Le soir, au contraire, se développe le talio, vent du Nord-Ouest qui est une brise de mer. Cependant, en saison chaude, la mousson est aussi appelée talio.

La navigation est rendue plus dangereuse en saison chaude en raison des bourrasques et des cyclones qui peuvent survenir (tsioky be et à Nosy-Be le terrible mantasaly

On saisit aisément que la saison fraîche soit une période d'activité maximum pour la navigation côtière dans le Nord-Ouest (3). La mer y est alors généralement calme avec seulement de petites vagues courtes formées par les vents alternants : varatraza du matin et talio ou vent de mer qui force dans l'après-midi. Il est parfois quelque peu difficile de circuler en pirogue entre 13 heures et 17 heures (4). Mais cette régularité des vents favorisait au

(1) On consultera aussi avec fruit sur ce sujet certains passages de l'excellente notice hydrographique de DRIENCOURT (1894) sur le Nord-Ouest, dans laquelle il écrit : "Pendant la saison sèche, c'est-à-dire d'avril à novembre, l'alizé du Sud-Est se fait sentir pendant la nuit et la matinée. Il se lève souvent frais, et, vers 8 heures du matin, atteint son maxi-

mum de force pour décroître et tomber vers midi.

Au commencement de cette saison, il persiste quelquefois l'après-midi, et, dans ce cas, il n'est pas rare de le voir durer deux ou trois jours. La mer est alors houleuse et clapoteuse.

Ordinairement, vers 1 heure ou 2 heures du soir, la brise se lève brusquement au Nord-Ouest et souffle de cette direction jusque dans le nuit.

En avancant dans la saison sèche cette brise de mer prend de plus en plus de force, et elle arrive même parfois à annihiler complètement l'alizé. On a alors quelques matinées de calme.

Pendant l'hivernage ou la saison des pluies, l'alizé n'existe presque plus; toutes les matinées sont à peu près calmes. La brise du Nord-Ouest se lève souvent plus tôt, vers midi; elle est ordinairement plus fraîche que dans la saison sèche. Quelquefois le ciel se charge sur la terre dans le Sud-Est et subitement le vent souffle de cette direction en rafales chargées de grosses pluies accompagnées d'éclair et de tonnerre. C'est au large de la côte entre Narindry et Mahajamba que, pendant la saison sèche l'alizé arrivant par les grandes échancrures des deux baies et des montagnes qui les séparent souffle avec plus de violence".

- (2) Sur le climat et les vents de Nosy-Be, voir JEHENNE (1843, p. 373-375).
- (3) NIEUHOFF le constatait en août 1672 lorsqu'il écrivait : "Comme chaque jour le vent fait tout le tour du compas, il est facile de naviguer sur cette côte". (C.O.A.C.M. III, p. 361).
- (4) Pour avoir ignoré le calendrier journalier, j'ai failli être englouti sur la Mahajamba. Au Sud d'Ambariotelo, la convergence du talio, qui se produit l'après-midi après avoir dépassé l'île, m'a également fait connaître des difficultés.

plus haut point la circulation entre les îles des échelles et les établissements de la terre ferme avec lesquels elles étaient associées. J'ai pu moimême faire l'aller et retour dans la journée entre Ambariotelo et la côte de Mahilaka (Ankingameloka), entre Langany et Nosy Manja, entre Antsoheribory ou Makamby et la terre ferme. Le talio permet également aux embarcations à voile de pénétrer profondément dans les estuaires, en s'aidant, il est vrai, des courants de marées, très accentués à l'embouchure des cours d'eau.

Le rôle de ce régime des vents était capital dans la vie des échelles. Pour notre compréhension, ce caractère de la climatologie des côtes est plus pertinent que le phénomène des variations de température et de pluviosité. La zone qui fait l'objet des recherches appartient, selon GUILCHER (1954), à trois types de différenciation climatique :

- a Le territoire au Sud de Vohémar jusqu'à la baie d'Antongil possède ce climat humide de l'Est, sans saison sèche bien marquée avec chaleur continue et faibles amplitudes thermiques. La pluviosité est forte (3 m) et s'atténue vers Vohémar (1318 mm).
- b Toute la frange Nord-Ouest, à l'exception de Nosy-Be et du Sambirano, a une longue saison sèche très prononcée. Il tombe 885 mn. à Diégo-Suarez dont 87 mn seulement entre Avril et Octobre, 1658 mn à Majunga dont seulement 99 mn pendant la saison sèche. Les amplitudes thermiques sont plus accusées qu'à Sambava, mais les brises jouent un rôle régulateur extrêmement important.
- c Nosy-Be et le Sambirano ont une saison sèche assez peu accusée fortement atténuée. Nosy-Be qui reçoit 2.000 mn de pluie annuelle a ses quatre mois les plus secs, de juin à septembre, qui reçoivent encore 171 mn.

## IV. La végétation et le biotope

A ces provinces climatiques correspondent évidemment des formations végétales différentes. La frange Ouest et la zone de Diégo-Suarez portent naturellement des forêts au caractère caducifolié, beaucoup moins vastes aujourd'hui qu'il y a un millénaire. Elles ont, en très grande partie, été remplacées par des savanes à graminées (Hétéropogon) où les jujubiers mokonazy et les palmies (Medemia nobilis, Hyphaene Shatan) sont nombreux.

La zone orientale au Sud de Fanambana, ainsi que le Sambirano et Nosy-Be ont possédé des forêts denses ombrophiles qui ont beaucoup reculé devant le défrichement pour être remplacé par des forêts secondaires : savoka à bambous, Ravinala Madagascariensis, Psidia et Harongana Madagascariensis. Entre Sambava et Antalaha, ces savoka ont même laissé la place à des prairies côtières à Stenotaphrum et Axonopus (Voir la planche : "Formations végétales de Madagas-car" par J. KOECHLIN dans l'Atlas de Madagascar).

Le couloir entre Vohémar et Ambilobe est particulièrement déforesté; cela, sans doute, parce que cette aire a été une zone fréquentée depuis une époque très ancienne; peut être a-t-elle été un point de passage privilégié des Islamisés qui, après s'être installés au Sambirano, se répandirent vers l'Est.

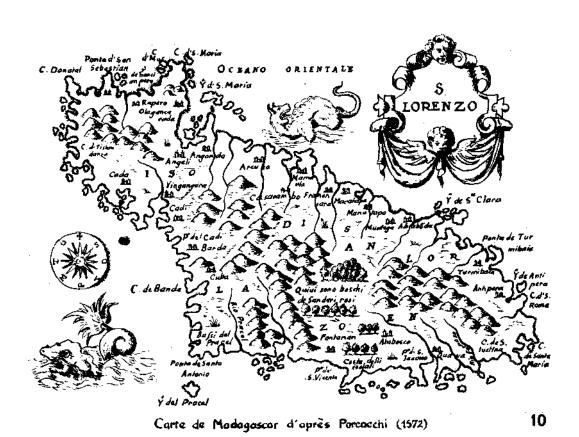
Dans toutes les régions basses les mangroves poussent sur le littoral. Elles ont fourni des matériaux de construction aux habitants des échelles. A l'arrivée des Européens, les habitants du Golfe Persique importaient du bois de palétuvier de l'Afrique (!) et aussi, sans doute, de Madagascar.

(1) Ce trafic a continué jusqu'à l'époque actuelle depuis la Tanzanie, le Kenya et la Somalie.

Partout la culture du riz était possible; dans les zones marécageuses appelées kamory et matsabory dans l'Ouest, horaka, dans le Nord-Est. En outre, les zones à forêt humide du Nord-Est et de la région de Nosy Be et de Sambirano permettaient les défrichements sur brûlis pour les cultures de riz sec (tavy).

A l'époque où nous parviennent les premiers témoignages historiques, les échelles malgaches du Nord sont des points de ravitaillement en riz pour les Persans, les Arabes, les Souahilis de l'Afrique Orientale et les Comoriens.

Partout enfin, savanes et steppes offrent un terrain d'élection pour l'élevage extensif des zébus, sauf, peut-être, entre Sambava et la baie d'Antongil où ces animaux peuvent cependant bien vivre même s'ils ont des difficultés à se multiplier. Par rapport à la côte africaine où les conditions sont très défavorables à l'élevage, Madagascar était particulièrement privilégié. Le commerce des zébus sera un élément important du trafic des échelles et subsistera même là où tout périclitera au XIXème siècle (Majunga, Mahajamba).



#### 3. BILAN DES RECHERCHES ANTERIEURES

Bien que ce volume soit la première étude d'ensemble sur l'archéologie du Nord, elle n'aurait pu être entreprise sans la consultation d'importants travaux historiques de mes devanciers, en particulier, ceux de GUILLAIN, A. GRANDIDIER, G. FERRAND et H. DESCHAMPS.

Personne, dans le domaine des Sciences Humaines, ne peut commencer un travail sérieux sur Madagascar sans recourir à l'oeuvre de A. GRANDIDIER et de ses collaborateurs. Leur bibliographie d'abord est un préalable indispensable à toute étude quelle qu'elle soit.

Certes, dans toute son oeuvre, A. GRANDIDIER a axagérement privilégié les aspects asiatiques de l'origine des Malgaches, sous-estimant fortement le côté africain des civilisations de la Grande Ile; mais les volumes d'Histoire et d'Ethnographie que lui et ses sollaborateurs ont fait paraître dans la vaste collection de "l'Histoire physique, naturelle et politique de Madagas-car" contiennent une foule de matériaux dans lesquels nous avons abondamment puisé.

Pour montrer à quel point A. GRANDIDIER avait senti l'importance de la civilisation des échelles, il n'est besoin que de citer un des passages de son Ethnographie (Vol. IV., T.I, p. 306-307).

"... En effet, il y a des régions côtières qui, autrefois étaient populeuses et qui sont presque désertes aujourd'hui. Le R.P. Luis MARIANO qui a visité en 1613 la partie du Menabe où débouche le Manambolo, et qui, en 1616, y est retourné et y a demeuré une année entière pour y prêcher la religion chrétienne, parle d'une ville de 9 à 10.000 habitants qui était située à une lieue de la mer, sur le bord du Manambolo (1), et il dit que les bords des rivières du Morondava, du Mangoka et du Kitombo étaient très peuplés. Nous sommes portés à croire, comme nous l'avons dit plus haut, que c'est surtout la traite des esclaves qui a fleuri pendant tant de siècles, qui a, dans une large mesure, contribué à dépeupler ce malheureux pays.

Il en était de même dans le Nord; dans le Boina, puisque Tristan de CUNHA, lorsqu'il a atterri en 1506 sur la côte Nord-Ouest, a trouvé dans les baies de Boina et de Mahajamba, des villes populeuses et que, d'après le R.P. Luis MARIANO, en 1616, "il y avait au fond de la baie de Mazalagem nova (baie de Boina) un îlot de sable, n'ayant pas plus d'une demi-lieue de tour, sur le-quel était une ville de 6 à 7.000 habitants".

Ces habitants étaient, il est vrai, tous musulmans, mais ils faisaient un

assez grand commerce avec les Arabes de Malindi et d'Arabie, , si le pays n'avait été peuplé, comment le commerce aurait-il pu faire vivre tant de traitants? En effet, le P. Jean GOMES, en 1620, énumère toute une série de villes importantes le long du bas Mananara (Betsiboka)".

Mais surtout parmi les publications de GRANDIDIER ma source essentielle a été la "Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar", en neuf volumes. Il y avait là réuni l'essentiel des contributions que les Portugais, les Hollandais, les Anglais et les Français, nous ont livré sur les côtes malgaches au XVIème et au XVIIème siècle. Je n'ai pas eu à disperser mes efforts dans des bibliothèques lointaines et peu accessibles. A. GRANDIDIER avait

déjà investi une partie de sa fortune personnelle pour le faire à ma place (2)

- (1) En réalité, sans doute, dans le delta de la Tsiribihina sur le bras Rafinenta.
- (2) Dans son récent ouvrage sur les royaumes historiques de Madagascar (1500-1700), KENT fait lui aussi un grand usage des textes de cette Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar.(COACM).



Carre de Madagoscar d'après Gastaldo (1567)

11

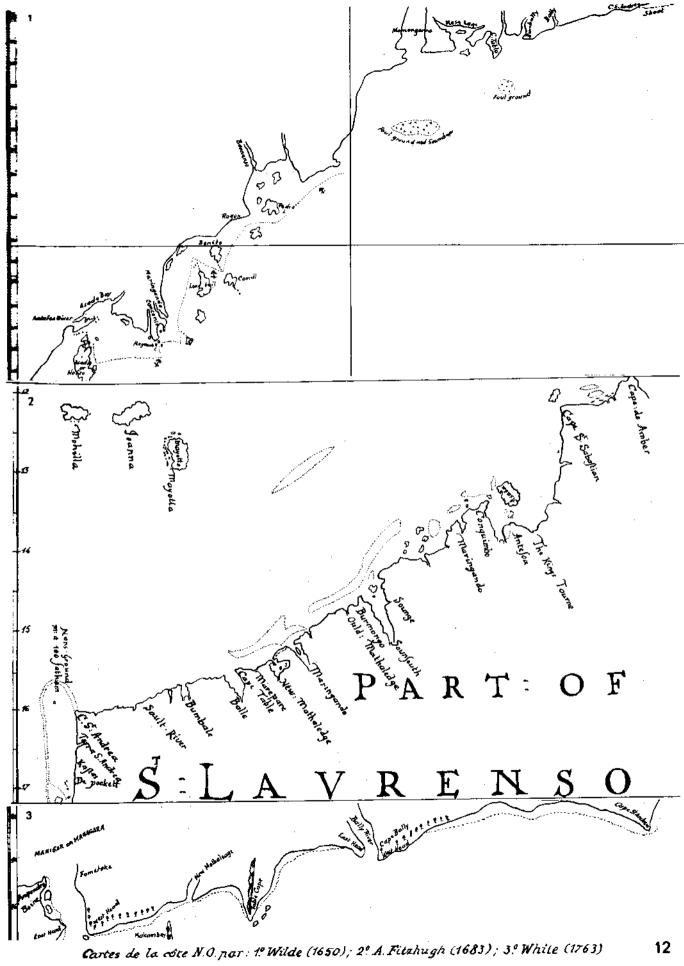
Certes quelques-unes des traductions mériteraient d'être refaites; des identifications de lieu ont dû être réinterprétées; quelques textes inédits sur les Portugais communiqués par le Professeur BARRETO ont pu être exploités. On a aussi tiré parti d'autres récits qui n'ont pas été publiés par A. GRAN-DIDIER et ses collaborateurs, notamment les oeuvres de MAYEUR (Voyages dans

le Nord, 1774-1776), DU MAINE, OWEN, BOTELER, BRON de VEXELA, etc ...

A ces récits anciens s'adjoignent tout naturellement les cartes. Là encore, A. GRANDIDIER reproduit les plus importantes dans l'Atlas de son Histoire de la Géographie de Madagascar. L'examen de ces reproductions cartographiques permet de résoudre l'irritant problème des diverses positions des "Masselages' (l'Ancien : Nosy-Manja et le Nouveau : la Baie de Boina); plus utiles encore

sont les croquis de baies de Chevreuil et de Dupré-Eberard qui donnent des indications sur les sites de la Mahajamba, de Bombetoka et de la baie de Boina. Je les ai reproduits dans les chapitres auxquels ïls se rapportent.

Les travaux de G. FERRAND ont constitué un autre "point d'appui" essentiel Moins connues que celles de A. GRANDIDIER, parce que moins accessibles ou moins massives, ses oeuvres sont tout aussi importantes; elles concernent



largement les Islamisés qui sont les protagonistes essentiels du commerce des échelles. FERRAND a, en effet, publié des travaux capitaux sur les voyages dans l'Océan Indien (routiers d'Ibn Majid et de Soulayman al Mahri notamment, sur la connaissance du Waq-Waq et de Komr (nombreux articles dans le Journal Asiatique) et une contribution d'ensemble sur les Musulmans à Madagascar dont la plupart des conclusions restent valables. C'est grâce à G. FERRAND que j'ai ressenti initialement combien la contribution des Africains à la civilisation malgache était ancienne et importante.

Bien qu'il ne soit pas un historien, mais plutôt un linguiste, O. DAHL a, le premier, fait pressentir les contacts qui ont pu exister entre les dernières migrations indonésiennes et les protagonistes du commerce des échelles.

L'histoire des échelles s'insère dans le contexte général de la connaissance de Madagascar dont les grandes lignes du passé ont été définies par H. DESCHAMPS. Dans son "Histoire de Madagascar" le chapitre "les Nouvelles arrivées" constitue une initiation dont mes recherches plus complètes n'ont pas démenti les fondements.

Les côtes du Nord-Ouest ont bénéficié de la monumentale étude le GUILLAIN "Documents sur l'Histoire, la Géographie et le Commerce de la partie occidentale de Madagascar", parue en 1845; elle est plus qu'un rapport sur la situation militaire et politique. C'est aussi une somme historique dont les sources ont été puisées parmi les meilleurs informateurs sakalava et antalactse. L'oeuvre de GUILLAIN apparaît aussi comme la première tentative de décrire la vie commerciale passée et présente des échelles; ce volume est en quelque sorte une remise à jour de "GUILLAIN"; avec, il est vrai, en plus, le secours de l'archéologie.

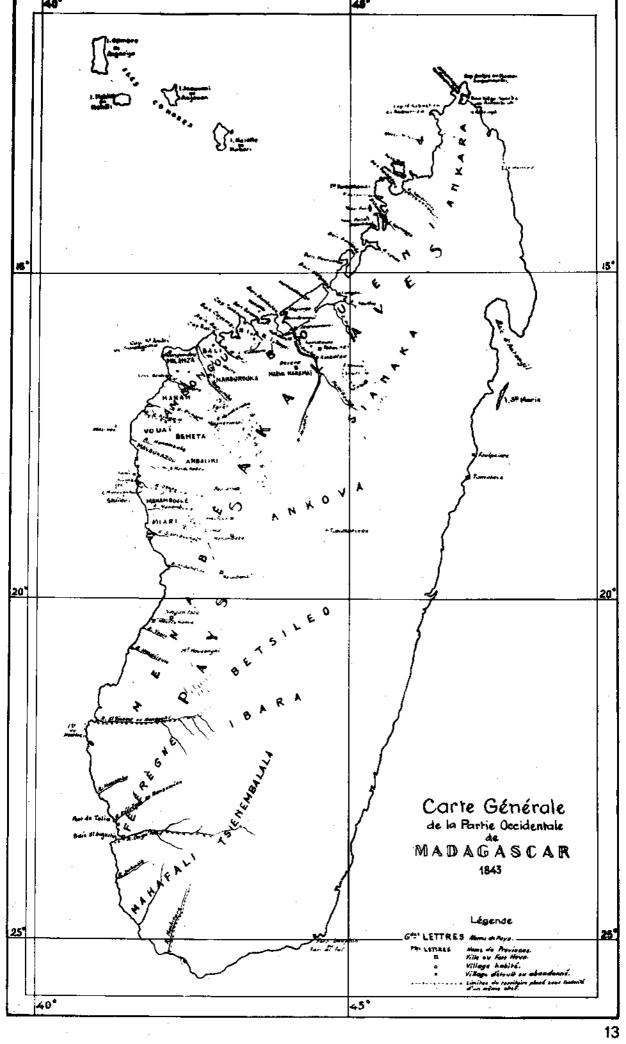
Lors de ses voyages, A. GRANDIDIER était tellement préoccupé par l'établis'sement des cartes, l'exploration du pays et la constitution des collections
d'histoire naturelle, qu'il s'intéressa assez superficiellement aux ruines
archéologiques. Sa description de l'éléphant de pierre d'Ambohitsara (Nosy Varika) est erronée et, lors de sa visite dans la baie d'Ampasindava, il ne
s'est guère préoccupé de relever les ruines des Ambariotelo et de Kisimany
qu'il dit avoir vues. Cependant, lorsque les découvertes se multiplieront à
la fin du XIXème siècle et au milieu du XXème siècle. A. GRANDIDIER reconnaîtra l'intérêt archéologique des vestiges et il en donnera le premier essai de
liste complète dans le tome I de son Ethnographie (p.159-162).

En 1891-1892, Henri DOULIOT, dans son exploration consciencieuse de la région de Maintirano, note des ruines islamiques à Ambiky, Antranombazaha, Andranolava et Manomba. Il recueille la tradition que ces ruines étaient antérieures à la venue des Sakalava dans le Menabe. Trois quarts de siècle après DOULIOT une étude sur le terrain a permis de confirmer la justesse de ses observations.

A cette époque pionnière de la recherche, Max LECLERC consacre une étude aux influences arabes et islamiques de Madagascar dans lequelle il constate fort justement :

"... L'influence arabe et mahométane est loin d'être négligeable à Madagascar; elle tient à plusieurs causes : d'abord à des immigrations assez importantes qui remontent assez haut dans l'histoire et d'où résulte la fondation dans l'île, de colonies d'arabes qui se mêlèrent le plus souvent aux indigènes; ensuite aux rapports incessants que de temps immémorial, divers pays
mahométans entretiennent pour leur commerce avec la Grande Ile".

(M. Leclerc, 1887, p.37)



Le Nord-Est va ensuite, et pour un certain temps, retenir l'attention de ceux qui cherchent à exhumer le passé malgache des sites où il se trouve enfoui. MEURS découvre en 1897 des bijoux anciens à Benavony. JULLY s'intéresse aussi à la région et note des ruines à Mahanara. Des fouilles sont effectuées là par JULLY et, en 1899, par Guillaume GRANDIDIER qui poursuit aussi vers la même époque des recherches à Sambava et à Vohémar.

JULLY, à la suite d'une visite à l'île d'Antsoheribory où il remarque une mosquée (site ! - Vérin) et de riches tombeaux à coupole (site 6), établit, le premier, une corrélation entre les échelles du Nord-Est et celles du Nord-Ouest dans son article sur les immigrations arabes à Madagascar (Jully 1898) (1).

A partir de 1902, l'Académie Malgache suit avec intérêt les découvertes archéologiques et les stimule, mais l'accent est surtout mis par cette compagnie sur les fouilles paléontologiques. Cependant, c'est un membre correspondant de l'Académie qui lui rend compte de l'existence de l'important complexe de Mahilaka (Lucien Millot, 1910). A la même époque, l'extension des travaux d'édification du chef-lieu de district de Vohémar amène la mise à jour de tombes et d'objets de la culture Rasikajy. Le postier MAUREIN recueille une belle collection de céramiques importées dont il fera présent au Musée d'Histoire Naturelle de Nîmes où Van der SLEEN les retrouvera une cinquantaine d'années plus tard.

En 1913, MOUREN et ROUAIX publient à l'Académie Malgache une mise au point remarquable sur le travail du chloritoschiste dans la région de Vohémar. Ils représentent une marmite trouvée dans les fouilles accidentelles et de nombreuses ébauches montrant les divers stades de fabrication. Ils signalent l'existence d'un certain nombre d'ateliers près de la côte et dans l'arrière-pays de Vohémar. Le Docteur MONNIER lie ces observations de MOUREN et ROUAIX à des découvertes d'objets taillés faites sur la côte Est. Il ouvre ainsi une direction de recherches pour la compréhension du mouvement des civilisations Rasikajy vers le Sud (2). DALAIS, de son côté, envoie un rapport sur l'existence d'ateliers de chloritoschiste dans la région de Mananjary; mais son travail restera inédit jusqu'à maintenant.

Pour la côte Ouest (3), à peine, peut-on noter le rapport, en 1913, du chef de district d'Analalava, JACQUIER sur les ruines de Nosy Manja. Son rapport resté inédit sera mis à profit par Charles POIRIER (1954) qui en a recopié des paragraphes entiers.

- (1) La seule mention de visite de ruines arabes à la baie de Boina faite antérieurement à JULLY est celle d'OWEN et de BOTELER sur le site du plateau tabulaire de Makamby (Owen 1833 et Boteler 1835).
- (2) L'étude des rivilisations de la côte Est fera ultérieurement l'objet d'une étude approfondie où seront analysées ces trouvailles ainsi que celles de la région de Nosy-Varika (vase de la Sakaleona, signalé par Grandidier, "l'éléphant" d'Ambohitsara, etc ...). Voir infra l'extension des Islamisés et la carte de "Atlas de Madagascar" n°18, sites archéologiques.
- (3) Marin DARBEL avait visité les ruines et rapporté des céramiques et des dessins qui sont reproduits dans l'Ethnographie de Grandidier et dans le travail de Max Leclerc (1887).

nent des fouilles systématiques sur le site ancien de Vohémar qui avait fait avant eux l'objet de nombreux prélèvements connus ou occultes. Pour la première fois à Madagascar, un site archéologique est assez soigneusement topographié au tachéomètre. Les recherches consécutives à cette campagne de fouilles font l'objet d'un bon article préliminaire. Il y est adjoint un inventaire des ateliers du chloritoschiste (1). Les travaux sont repris l'année suivante, mais l'invasion anglaise de 1942 désorganise la campagne de fouilles.

En 1941, l'Administrateur GAUDEBOUT et le Pasteur Elie VERNIER entrepren-

L'Administrateur GAUDEBOUT est mis en résidence surveillée à Antsirabe et bon nombre de ses observations faites sous forme de rapports à l'Académie Malgache concernant Vohémar, les sites de la Mahanara et de Bemanevika, resteront inédites.

En 1943, le Pasteur Elie VERNIER effectue la fouille du site Benavony - Antanandava, mais ne publie pas ses recherches.

Les collections de Vohémar confiées à l'Académie Malgache font, par la suite, l'objet d'études; mais la plus grande partie est emportée en France après 1958; là leur consultation est "réservée" (2). Avec beaucoup de difficultés, je n'ai pu voir qu'une minime partie des óbjets, Madagascar a été frustré

d'une partie de ses trésors nationaux et jusqu'à maintenant (janvier 1972), ceux-ci ne sont même pas mis à la disposition des chercheurs venus de la Gran-

Il est dommage que l'éparpil·lement des collections de Vohémar ait empêché d'effectuer les études qui s'imposaient dans le contexte. Il eut été souhaitable de retrouver certains principes de l'organisation sociale et économique des Rasikajy de Vohémar en établissant des corrélations entre les localisations et les objets. Ainsi, il semble que certains individus fort riches à une

de Ile qui souhaiteraient les étudier.

dans la rivière Mahanara.

période pré-européenne aient été inhumés dans l'Est de chaque gîte du cimetière. Ce somptueux gaspillage des données de Vohémar est d'autant plus regrettable que la plus grande partie du cimetière a été fouillée et, qu'à de rares exceptions près, pour quelques tombes, les plus "riches", on n'a pas d'inventaire méthodique. L'article préliminaire de GAUDEBOUT et VERNIER (1962) contient des listes de céramiques dont le nombre fait rêver quand on voit la portion congrue laissée à Madagascar.

Les collections de Madagascar disposent en plus d'un nombre assez restreint d'objets de Vohémar, de quelques tessons d'Antanandava.

En 1947 (du 20 Octobre au ler Novembre), Charles POIRIER reprend l'étude du site de Vohémar et y effectue de nouvelles fouilles en 1948. Celles-ci seront poursuivies par l'I.R.S.M. en 1955. Aucun plan détaillé des travaux n'a été

publié. Il reste dans les collections de l'O.R.S.T.O.M. des centaines de perles datant de cette période. La partie la plus positive des rapports de Charle POIRIER sur le Nord-Est est sûrement le compte-rendu de sa visite à Nosy-Lava

- (1) La mention de quelques ateliers supplémentaires dut être ajoutée par la suite: Lods en a mentionné un très important dans la région d'Ambilobe
- (1935).(2) Lettre de la Photothèque du Musée de l'Homme, en date du 10 mars 1970, n°342 et communication du Professeur Millot à Monsieur le Conseiller Culturel près l'Ambassade de France en 1970.

Toutes les perles disponibles en 1960 à Madagascar feront l'objet d'un excellent inventaire par Mme Solange THIERRY, Van der SLEEN s'intéressera lui aussi aux perles trouvées à Madagascar et leur réservera une place importante dans son ouvrage fondamental (1967).

Les matériaux osseux de Vohémar ont été étudiés dans des travaux remarquables de HARTWEG et de MARQUER. Ces auteurs concluent à l'hétérogénéité de la population vohémarienne. Là encore, il aurait été souhaitable que les inventeurs du cimetière missent à la disposition des spécialistes d'anthropologie physique les données sur le contexte des découvertes. Il n'est pas impossible que certaines relations existaient entre la variété des types physiques et la diversité des situations sociales ou économiques.

Outre les travaux sur les perles et l'anthropologie physique les collections Vohémar de l'Institut de la Recherche Scientifique de Madagascar et de l'Académie Malgache ont suscité d'utiles mises au point, sur les marmites réparées par Louis MOLET et sur les céramiques par S. RAHARIJAONA.

L'attention accordée à Vohémar a largement eclipsé tous les autres travaux archéologiques à Madagascar jusqu'en 1960.

Toutefois, Charles POIRIER, conscient de l'importance des "alluvions" islamiques à Madagascar, s'est intéressé aux ruines d'Ambariotelo et de Mahilaka (1). Les bouleversements de la stratigraphie du mirhab de la mosquée de Mahilaka et de la grande maison d'Ambariotelo, ainsi que les trous dans les tombes de Nosy-Lolo nous ont donné une idée de l'activité de ce fouilleur dont les ans n'avaient pas entamé la vitalité.

En 1949, Charles POIRIER effectue, avec l'aide des Officiers du navire "La Pérouse", une première étude de l'île de Nosy-Manja. Il consigne consciencieusement les relations anciennes concernant ce haut-lieu de l'histoire des échelles et donne une liste partielle des divers sites. J'ai conservé sa numérotation en l'augmentant. Charles POIRIER fit aussi fouiller deux tombes à Nosy-Manja, mais ne trouva que très peu d'objets associés. Un rapport préliminaire de synthèse qui récapitule la plupart de ses trouvailles est paru en 1950 dans les "Cahiers Ch. de FOUCAULD".

Bien que les travaux de Charles POIRIER aient été menés sans grande méthode et avec des préjugés sur le "mythe chiite", ils représentent un effort considérable pour la compréhension des civilisations des échelles. J'ai, à cause de ses travaux fait porter mon attention sur certains sites que j'aurais autrement négligés. Dans la même perspective, je suis reconnaissant à J. de SAINTOURS, L. MOLET (1957) et J-C. HEBERT d'avoir reconnu l'importance du site d'Antsoheribory sur lequel j'ai pu, par la suite, faire porter mes investigations.

<sup>(1)</sup> Visitées en 1939 par R. DECARY qui leur a consacré quelques notes dans son journal inédit (voir la reproduction de celles-ci aimablement communiquée par l'auteur dans le chapitre consacré à Nosy-Be et à la baie d'Ampasin-dava).

#### 4. DEROULEMENT DES TRAVAUX ET METHODES DE RECHERCHES UTILISES PAR L'AUTEUR

La première échelle du Nord à avoir fait l'objet de fouilles par nous fut celle d'Irodo en Avril 1965. R. BATTISTINI découvrit une couche archéologique ancienne à Antanimenabe où les restes d'un fragment d'un récipient en bois furent datés par la méthode de Radio Carbone 14 (Gak. 3506 : 980 années ± 100). Outre Antanimenabe, d'autres sites furent découverts à Irodo, à Tafiampatsa et Tafiatsirebika. Tafiampatsa, le plus grand site, contenait même un tesson de poterie de tradition sassano-islamique du IXème siècle; sur la base de la datation des objets et du Radio Carbone 14 on pouvait affirmer qu'il y avait eu à Irodo un établissement important du IXème au XVIème siècle. Malheureusement, ce site ne possédait pas de couches stratifiées.

En 1966, les travaux furent entrepris à Antsoheribory dans la baie de Boina Reconnaissances, levées et fouilles furent ensuite étendues à la baie de la Mahajamba, à Marosakoa, aux baies de Baly, de Marambitsy, d'Antalihy et de Bombetoka, ainsi qu'à la région d'Antongil.

En 1968, elles étaient poussées à Maintirano, à la baie d'Ampasindava, au Bobaomby et au Nord-Est (1). 1970 fut réservé à l'étude approfondie des sites qui n'avaient pu jusque là être examinés en détail (Makamby, Kisimany, Ambanoro et Antanandava) ou fouillés (Bemanevika). La même année, une découverte accidentelle sur le Plateau des Tombes à Majunga me donna l'occasion, avec C. MANTAUX et le R.P. LHERMITE, d'étudier des sépultures, ce qui manquait sérieusement à l'étude.

Au fur et à mesure de l'avancement des travaux, des indications ont été fournies dans des rapports préliminaires publiés à l'Académie Malgache; l'archéologue étranger qui s'intéresse aux vestiges d'un pays a le devoir de rendre compte aux autorités nationales de l'avancement de ses travaux, mais surtout comme il est responsable des documents découverts et est le seul à pouvoir les publier, il est hanté par la nécessité de faciliter la connaissance de ses propres matériaux aux autres chercheurs au cas où une catastrophe personnelle lui adviendrait.

Dans ces recherches, j'ai été guidé, non seulement par les travaux de mes prédécesseurs que je viens de signaler, mais encore par les indications des

ouvrages anciens, portugais, en particulier. J'ai parcouru à pied de grands secteurs de côte, gardant dans mes poches des objets archéologiques pour expliquer aux habitants ce que je cherchais. Fréquemment, c'estraprès avoir trouvé un site que les paysans, les bouviers ou les pêcheurs m'entraînaient vers un autre lieu plus intéressant encore. Voyant les restes de murs où les objets sur le sol érodé, ils me conduisaient là où leurs pérégrination les avaient fait cotoyer ce qui leur avait jusque-là paru insignifiant. J'ai été frappe de la connaissance intime du terroir que les gens avaient dans un rayon de cinq à dix kilomètres. Mais la plupart du temps, cette connaissance ne s'étend guère au-delà. Le navigateur ABDALLAH dit BEMASO, patron de boutre à Analalava,

représentait à cet égard, une remarquable exception puisqu'il avait vu et pou-

vait énumérer tous les sites islamiques entre Majunga et Nosy-Be.

Naturellement, certains secteurs de côtes, spécialement difficiles d'accès, n'ont pu être prospectés, particulièrement toute la région du Cap Saint-Sébastien et la zone qui s'étend entre Manomba et le Cap Saint-André. L'insuffisance de routes carrossables et de pistes, ainsi que les difficultés de la navigation côtière rendent ces régions fort peu peuplées d'un accès très difficile.

(1) A cette occasion, j'ai pu ajouter un certain nombre d'ateliers de chloritoschiste à la liste déjà publiée dans le Bulletin de l'Académie Malgache et dans le Naturaliste Malgache.

Les visites à pied ou en embarcations circulant lentement (boutres ou pirogues) donnent une précieuse vision pour comprendre les textes des anciens auteurs. Ainsi, mon séjour dans la baie de Boina m'a permis d'affirmer que, contrairement aux déductions de KAMMERER, c'était bien à Kingany que les Portugais de Tristan da Cunha étaient venus en 1506; à Anorontsangana, les gens m'ont confirmé l'ancien nom de la ville de Sada; sur place, je me suis rendu compte que la limite des états de Tingimaro ne pouvait être la Sofia comme l'avait cru GRANDIDIER, mais la Loza dont le plus gros affluent est le Doroa. ce qui correspond bien au "Duria" des anciens auteurs portugais (1). En parcourant les bords de la rivière Marambitsy, peuplée vers le lac Kinkony, de Sandangoatsy, j'ai pu faire le rapprochement avec le "Sarangaço" (ou Sanço) des voyageurs portugais que, cette fois, pour d'autres raisons, A. GRANDIDIER plaçait correctement. Enfin, les trois îles sans eau, près du "port des Antalaotra" auxquelles MAYEUR fait allusion, ne pouvaient être comme l'avait cru Charles POIRIER, les Ambariotelo où l'eau existe, mais devaient plutôt être identifiées avec les trois îlots de l'entrée de la baie d'Ambavatoby pour lesquels des cartes marines du XIXème siècle portent encore la mention "Antseranana-Antalaotra" (au port des Antalaotra).

On pourrait multiplier les exemples. L'archéologue, à Madagascar comme ailleurs, ne doit pas être seulement un "technicien". Il lui faut chercher à s'imprégner profondément de cette culture malgache qui, par suite de son insularité, offre un continuum dans le temps. La langue est à ce titre un précieux auxiliaire.

Par suite de l'absorption quasi-complète des Antalaotse (2) dans la population des Malgaches des côtes, j'ai eu moins de succès dans le recueil des traditions des Islamisés que GUILLAIN, ou même que JULLY. Les derniers Silamo de l'Est de la baie de la Mahajamba disent ne plus se rappeler de rien, et ceux de la baie d'Ampasindava, du Cap Saint-André et de Maintirano évoquent seulement les épisodes de la traite des Makoa. Toutefois, dans la baie de Boina quelques Silamo se disant descendants des Antalaotse, Mozy Amada dit Selimany Sebany, Tonga et Ali Siramadamo, conservent encore présent à l'esprit la tradition de la migration de Mojomby et les hauts faits des sultans Kambamba et Manafy. Les Antankarana de Beramanja évoquent aussi le mythe de Mojomby et les voyages marins des ancêtres dans les pirogues géantes lakarakisy. Enfin . les Anjoaty sentent confusément que leurs ancêtres Rasikajy et Daratify, magnifiés en géants, sont les auteurs de vestiges de cette civilisation dont on trouve des traces partout dans le Nord-Est. Certains même vont jusqu'à célébrer un culte sur les objets en chloritoschiste attribués au  $Z\alpha$ nahary (dieu ou dieux), mais le propre de la religion malgache n'est-il pas de faire accéder les défunts, razana, au corpus plus relevé, mais plus anonyme des Zanahary ?

La quête de l'archéologue dans les traditions et les faits de civilisation inclut tout naturellement l'exploitation de la toponymie souvent révélatrice de sites; de nombreux mots souahilis sur la côte Nord-Ouest sont autant d'indices d'échelles : Kisimany (là où il y a un puits), Andoka (là où il y a des magasins), Makamby (les campements), etc ... D'autres noms bien malgaches sont des indications de ruines : Antranombazaha (la maison des étrangers) près de Maintirano, Ambovovato (au puits de pierre) à la Mahanara, Angolovato (à la pierre ancienne) près de Bemanevika; GAUDEBOUT et VERNIER ont avant moi tiré parti de la toponymie pour la recherche des ateliers de chloritoschiste.

<sup>(1)</sup> Il y a un déplacement toponymique analogue pour le Manim des Portugais qui est aujourd'hui la Tsiribihina et dont le principal affluent continue de porter le nom de Mania.

<sup>(2)</sup> Antalaotra désignant les Islamisés, souvent métis Sakalava, s'écrit à la côte Ouest Antalaotse. Le tra est le suffixe du Merina.

Quelque soit l'importance donnée aux matériaux des anciens auteurs et aux diverses traditions, la principale source de documentation seule capable d'apporter d'importants éléments nouveaux au problème reste la fouille et l'étude des monuments de surface.

Tous les sites archéologiques ont été replacés dans leur environnement géographique à l'aide de photos aériennes qui ont été interprétées par la méthode stéréoscopique. Cette cartographie préalable, par exploitation des photos de l'Institut Géographique National s'avérait indispensable dans un pays qui, bien que privilégié en Afrique, ne possède pas encore une couverture générale de cartes à une échelle inférieure au 1/100.000ème (1).

Par la suite, les vestiges des monuments ont été levés à l'alidade ou à la boussole selon l'importance et l'étendue des sites.

Pour faciliter ces levées topographiques, on s'est attaché, chaque fois que cela a été psychologiquement possible, à dégager les structures par la fouil-le. L'intérieur des maisons et les autres couches archéologiques non enser-rées dans des périmètres artificiels ont été découpés en secteurs géométriques de fouilles pour faciliter la localisation des objets.

Chaque fois que la stratigraphie était visible on a décapé par couches suc-

cessives. A défaut de couches visibles, on a procédé par enlèvement des niveaux successifs de 20 ou de 50 cm selon les cas. Cette stratigraphie naturelle ou artificielle a fourni de précieuses données dans des sites comme Antsoheribory, Nosy-Mangabe et Ambariotelo; mais, dans un grand nombre de cas, la fragilité des stratigraphies sableuses (micro-dune remaniée) a provoqué la confusion des vestiges de diverses époques; ainsi à Irodo, le tesson sassanoislamique coexiste avec du céladon du XVIème siècle dans un éparpillement qui ne dépasse pas 5 cm d'épaisseur.

Le tamisage avec de la maille fine de 1 mn ou de 2 mn a été employé dans tous les cas; nous avons pu ainsi recueillir des perles de petite taille, qui ont dans de nombreux cas de précieux "fossiles directeurs".

Tous mes plans portent la mention explicite des zones fouillées par moi-même ou par mes prédécesseurs (Charles POIRIER et VERNIER) (2). Dans les fouilles, je me suis efforcé de "consommer" le minimum de sol archéologique pour obte-

nir le maximum de renseignements.

En raison de l'attachement que les Malgaches vouent aux sépultures, même aux plus anciennes, il n'est généralement pas possible en ces temps de décolonisation, qui sont ceux de la dignité nationale retrouvée, d'ouvrir des tombeaux pour étude; j'ai dû donc, pour cette partie de mon travail, dépendre des éléments acquis par VERNIER et GAUDEBOUT à Vohémar, par Charles POIRIER à Ambariotelo (Nosy-Lolo) et à la Mahajamba. Heureusement la consolidation d'un mur de Kingany m'a donné l'occasion d'examiner l'intérieur d'une sépulture du site 2 et le lotissement du "Plateau des Tombes" de Majunga a été fort opportun

pour étudier des coutumes funéraires du lieu pour une époque tardive.

- (1) Quelques régions possèdent une couverture cartographique au 1/50.000ème, et même au 1/20.000ème pour les environs de Tananarive, mais elles sont en dehors de notre zone d'étude.
- (2) Sauf pour la nécropole de Vohémar, ils n'ont pas laissé de plans. Mais les traces de leurs travaux étaient visibles, notamment celles de VERNIER à Antanandava.

Mais l'intérieur des tombeaux, même s'il s'y trouve du mobilier funéraire, n'est pas forcément fondamental. Les caractéristiques architecturales des structures funéraires qui évoluent dans le temps sont également importantes. La séquence architecturale des tombeaux, mais aussi celle des maisons et des fortifications constitue un élément essentiel du tableau de l'histoire des échelles. Les types de poteries importées, les perles varient selon les époques; il en est également de même pour les modes de construction : murs à assises parallèles ou irrégulières, utilisation de corail taillé, ou au contraire moulures stuquées, sont autant d'indices pour dater les bâtiments.

Ces séquences chronologiques des constructions et des objets ont été établies en étroite liaison avec les territoires voisins qui ont été eux aussi, irrigués par les courants de la "Civilisation des échelles". A ce titre, je suis reconnaissant à mes collègues KIRKMAN et CHITTICK de m'avoir mis au fait de leurs découvertes, même lorsqu'elles étaient inédites. Depuis 25 ans, Kirkman a entrepris des fouilles sur la côte du Kenya dont il a publié les principaux résultats. Il a ainsi acquis une connaissance approfondie des poteries importées entre le XIIIème et le XIXème siècle, dont il m'a fait chaque fois bénéficier, lorsque j'ai eu un problème d'identification. Ses communications personnelles m'ont été d'autant plus précieuses que j'avais eu du mal à faire les rapprochements entre quelques-unes de mes découvertes et ses descriptions insuffisamment illustrées par suite de la mesquinerie des éditeurs.

N. CHITTICK m'a tout aussi fait profiter de son concours; j'ai eu avec lui de fructueuses discussions sur le chloritoschiste et la poterie sassano-islamique, la plus ancienne céramique importées des sites islamiques est-africains (Manda, Zanzibar, etc...) et d'Irodo (1). Son hospitalité à Kiloa et l'impulsion qu'il a donnée à l'étude de l'architecture (voir le travail de GARLAKE fait avec son concours) m'ont fourni de précieux points de référence.

Enfin, les corrélations avec la côte africaine auraient été incomplètes sans la consultation de précieuses observations préliminaires de Chittick sur la Somalie et sans le contact direct que j'ai eu avec les sites du Mozambique (Vérin 1970) où une visite fut organisée à mon intention par l'Office du Tourisme et de l'Information du Gouvernement Général avec la collaboration de F. Amaro MONTEIRO.

Entre les côtes Nord de Madagascar et la frange souahilie de l'Afrique orientale, les Comores forment un pont où se sont installées des échelles qui communiquaient avec les deux aires. La richesse des vestiges archéologiques comoriens méritera de faire l'objet d'une étude distincte. En attendant, j'ai mis à profit pour comparer mes propres travaux à Anjouan (1967) une brève reconnaissance faite à Mayotte en 1968, les observations de Jean MARTIN à Mohéli et celle de Paule VIALLARD à la Grande Comore (1971, p.169-184).

De plus en plus, les travaux menés sur la côte orientale d'Afrique assignent aux immigrants venus du Golfe Persique un rôle fondamental dans le développement de la culture souahilie ancienne. Les travaux menés par David WHITEHOUSE à Siraf sont, à cet égard, importants et ses publications m'ont été précieuses pour la compréhension de ce qui put être la protoculture des échelles.

La contribution persane n'est pas l'unique source de l'épanouissement culturel, religieux et commercial de la côte d'Afrique, des Comores et des rivages malgaches; il y a aussi le Goudjerat où des fouilles importantes, mais non publiées ont été faites à Bhanbore (l'ancienne Dayboul) et l'Hadramaout, encore

<sup>(1)</sup> A Manda, il y a des tessons de Yuëh chinois, mais je n'en ai pas trouvé à Madagascar.

terra incognita sur le plan archéologique, sur laquelle on dispose cependant des notes de B. DOE et des travaux de SERGEANT. Certaines poteries trouvées en Afrique ont une origine hadrami et paraissent avoir été faites à Kawd-am-Saila. N. CHITTICK considère que le rôle d'Aden a été important dans la distribution des verres islamiques et des monochromes vernissés marron et vert du XVII ème siècle. A part quelques céramiques trouvées au Kenya, rien n'a pu être rapproché de l'Egypte (1). Le sgraffiato de FUSTAT est bien différent de celui trouvé sur la côte d'Afrique et Madagascar. En revanche, les ressemblances sont beaucoup plus prononcées entre le sgraffiato persan de Takht-i-Suleyman et celui trouvé à Mahilaka.

Dans mon effort pour rattacher les découvertes faites dans les échelles malgaches aux territoires où les mêmes objets se retrouvent, les collections des musées n'ont pas été négligées.

Au Musée de Dar-es-Salam, avec Hamo SASSOON, j'ai retrouvé le chloritoschiste (2) de Kiloa similaire à celui de Madagascar. A Nairobi, la consultation des objets islamiques du Coryndon Museum et des collections de l'Institut Britannique d'Archéologie ont été fort utiles. Mais surtout la belle séquence des poteries importées trouvées dans des fouilles présentées au Fort-Jesus Museum et les céramiques locales du petit Musée de Gedi m'ont placé sur un terrain plus assuré. J'ai reconnu au Fort-Jésus la poterie portugaise de l'Alemtejo exhumée aussi à Antsoheribory.

L'étude des collections du Musée de Téhéran m'a appris à quel point les styles de verrerie étaient homogènes et statiques dans le Moyen-Orient. En ce qui concerne les poteries islamiques, les variétés vulgaires trouvées en Afrique et à Madagascar ne sont guère représentées dans les collections de la capitale iranienne. Bien que plus luxueuses que les récipients de Vohémar, les céramiques chinoises d'Ardebill (Musée de Téhéran) et la collection Locsin (Manille) donnent de meilleurs points de références que les collections de Guimet ou de Cernuschi (3). Ces dernières intéressent l'histoire asiatique et l'histoire de l'art, et, non pas la connaissance des transactions dans les petites échelles reculées de l'Ouest de l'Océan Indien.

Par suite du caractère "réservé" que présentent les collections de Vohémar au Musée de l'Homme, issues parait-il essentiellement de dons de MM. VERNIER et MILLOT, et "dont l'étude ne peut être faite que par ceux qui les ont recueil-lies" (lettre du Musée de l'Homme), il m'a été très difficile d'inclure des notes détaillées sur les collections du Musée de l'Homme dans ce volume.

En 1967 et 1968, M. VERNIER me montra avec beaucoup de réticences une trentaine d'objets dont je fis des dessins.

- (1) Ceci peut paraître étonnant lorsqu'on connaît le rôle de l'Egypte dans le commerce avec l'Inde au Moyen-Age (travaux de Goitein). J. Devisse croit que l'architecture à panneaux (tombes du XIVème siècle) pourrait avoir une origine fatimide.
- (2) J'emploie ce terme dans un sens assez large, celui de l'anglais soapstone, suivent ainsi une habitude établie à Madagascar. Dans les autres pays francophones le mot stéatite semble plus répandu. Il est évident qu'il sera nécessaire de fixer la terminologie dès que les analyses pétrographiques seront terminées.
- (3) Cela serait aussi vrai pour les collections du Musée Topkapi d'Istamboul que je n'ai pas encore vues.

En 1969, j'ai étudié les pièces d'après les photos de la photothèque mais en 1970, à la suite d'une commande que je fis, celles sur l'archéologie malgache furent aussi retirées de la consultation. Malgré ces difficultés, mon réexamen des matériaux de Vohémar, sans être exhautif, apporte suffisamment de résultats pour la connaissance générale de la civilisation des échelles malgaches.

En revanche, la belle collection de Maurein déposée à Nîmes, a pu être décrite en 1970, grâce à l'amabilité du Conservateur du Museum d'Histoire Naturelle, M. JEANTET. Un certain nombre de pièces empruntées par le Musée de l'Homme en 1966 "pour quelques semaines" et non revenues en septembre 1970, ont pu être étudiées d'après les photos restées à Nîmes.

La consultation des collections muséographiques du British Museum a permis, grâce à l'amabilité de M. PINDER-WILSON, de trouver au département des Antiquités orientales, des sgraffiato persans de Takht-i-Suleyman bien analogues à ceux découverts dans la région de Nosy-Be et de Mahilaka.

Il serait présomptueux d'affirmer que toutes les tentatives de datations de sites et d'objets ont été couronnées de succès. Bien des matériaux comparatifs qui permettraient de résoudre des problèmes restent enfouis dans les sites africains ou asiatiques et dans des collections des Musées encore non publiées. Aussi ai-je accordé une très grande place à l'illustration de ces matériaux afin que mes collègues historiens et archéologues puissent, à leur tout, faire des rapprochements. (7)

<sup>(1)</sup> Voir ces représentations dans les volumes sur l'archéologie régionale qui paraitront ultérieurement.